



Ce document a été mis en ligne sur le site de l'ÉRITA
(Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet /
Aragon) <http://louisaragon-elsatriolet.org/>

Mise en page effectuée par : L. Follet
Mise en ligne effectuée par : C. Grenouillet

Date : 27 avril 2013

Ce dossier est initialement paru dans un numéro spécial de
L'Humanité, « Le Continent Aragon », (février 2008)

Pour citer ce document :

**« Aragon : jeunesse, genèse », dossier présenté par Michel Apel-Muller,
2008-2013.**

Adresse URL :

<http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?article524>

Aragon : jeunesse genèse, 1915 et 1921

Michel APEL-MULLER

Voilà le premier poème connu d'Aragon et une lettre qui en éclaire les circonstances.

Publiés pour la première fois il y a cinq ans dans *L'Humanité*, des textes de jeunesse qui nous renvoient à l'année 1915 et des témoignages qui nous font parcourir l'année 1921.

Des premières années de la guerre, de ce que vit, pense, éprouve, écrit le jeune Louis Aragon on ne sait finalement pas grand-chose sinon qu'il obtint le bac en 1915. Viendra l'inscription en médecine : on trouve par-ci par-là quelques témoignages comme celui d'Adrienne Monnier¹ parlant de l'ombre de moustache qui orne désormais un séduisant jeune homme trébuchant avec lui Laforgue (dont il dira plus tard beaucoup de mal), Villon et Verlaine. Cela ne nous avance guère et le témoignage est largement postérieur à 1915.

Je dois à l'extrême obligeance de Pierre-Louis Chalon, neveu de Pierre Maison qui fut le meilleur ami du jeune Aragon au lycée Carnot, comme à Nathanaël Dupré-La Tour qui nous mit en relation, de donner à lire en même temps une lettre de 1915 et le poème qui lui fait parallèlement écho. Ce poème — c'est un sonnet — est, à ma connaissance, le plus ancien de tous les poèmes attestés d'Aragon. Oh ! certes, en 1915, nous sommes encore très loin des textes de *Feu de joie*, publiés en 1920, et il serait facile d'établir les influences littéraires qui pèsent sur le jeune homme, de souligner la distance entre le jeune bachelier qui s'ennuie dans un espace culturel — guerre ou pas — apprivoisé et le grand jeune homme de cinq ans plus tard, passé, lui, par le Chemin des Dames, enterré vivant par les obus.

À lire en tout cas cette immense lettre confidence adressée au compagnon d'études, la longue description d'une promenade faite ensemble un peu avant, à lire aussi la surprenante revendication du « régiment » comme cure

¹. La librairie d'Adrienne Monnier, *Aux amis des livres*, rue de l'Odéon, était fréquentée par de nombreux artistes et écrivains : Erik Satie, Léon-Paul Fargue, Pierre Reverdy, Valéry Larbaud, Jean Cocteau, André Breton, etc ; le jeune Aragon en était l'un des familiers.

d'abrutissement, on perçoit mieux d'où part Louis Aragon, la psychologie comme la culture d'un jeune homme de dix-huit ans. Que le confident auquel on s'adresse soit Pierre Maison éclaire une relation qu'on ne connaissait jusqu'ici que par *Anicet*, plus exactement par les commentaires donnés par Aragon à cette œuvre. Pierre Maison, nommé une fois, désigné d'autres fois par ses seules initiales P.M., est donné par l'écrivain commentant l'ouvrage comme le pilotis du personnage d'Anicet, avant qu'il ne finisse par une sorte d'aveu, du type — Anicet c'est moi². Pourquoi ce jeu sur le patronyme et sur les initiales de Pierre Maison ? Je ne le sais pas et me garde d'émettre là-dessus une hypothèse quelconque. Ce qui est sûr c'est que Pierre Maison, mobilisé dès 1915, lui, « jeune socialiste à idées », fut un ami aimé et admiré. Beaucoup plus tard, Aragon évoquera l'ami « mort pour la France », sans ignorer que Pierre Maison n'avait échappé à l'immense tuerie que pour finir en 1918, comme Apollinaire, frappé par l'épidémie de grippe espagnole.

Et puisque nous en étions à *Anicet* (1921), venons-en au témoignage fourni en 1983 par le docteur Marcel Hurez de Troyes. Le docteur Hurez n'est plus et nous devons à l'amitié et à la ferveur de notre ami Jean Lefebvre de pouvoir publier un récit passionnant. Le docteur Hurez, qui a laissé à Troyes le souvenir d'un très grand médecin, fut en 1921 (l'année donc d'*Anicet*) à l'hôpital Broussais le condisciple d'Aragon, alors étudiant en médecine, avant qu'il ne décidât de ne pas se présenter au concours d'internat parce que la profession lui déplaisait. On va découvrir à travers ce témoignage un Aragon carabin de qui la photographie ici présentée est bien la seule connue, mais aussi, après le cauchemar de la guerre et en plein mouvement dada un jeune homme qui s'amuse, qui chahute ; un joyeux farceur qui pratique allègrement le canular avant de plaquer là les autopsies et les amphes pour se consacrer à l'écriture.

Relisons donc et *Feu de joie* et *Anicet*, ne serait-ce que pour y retrouver les origines intellectuelles de l'un des plus grands des nôtres. « Ah je suis bien pareil à vous », et j'entends encore le vieil homme aux cheveux blancs s'impatienter et me mettre en garde, moi qui étais un universitaire, contre une lecture académique du mouvement dada et du surréalisme : « Comprends-moi bien... Nous étions aussi et peut-être d'abord, des jeunes gens qui, après ce qu'ils venaient de vivre, adoraient s'amuser. »

². Voir l'*Avant-lire* et les différentes *Clés d'Anicet*, dans Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1997, pages 5, 167, 174.

ARAGON

Lettre à Pierre Maison



[Septembre 1915]

Cher ami,

Quels remords ! Ne t'avoir pas écrit plus tôt ! (Ne fais pas attention à l'écriture, j'ai une plume effroyable !) Je suis de plus cyniquement sans excuses : plusieurs pages de confusion ne suffiraient certes pas à réparer mes torts et par conséquent je m'abstiens de te les écrire, dans l'assurance où je suis que ta magnanimité consentira à m'absoudre. Donc avec l'absolution de tes benoîtes mains toutes de crottin parfumées¹, je passe à un autre chapitre, et je mets à la ligne.

L'en-tête du papier t'apprend que je perche pour l'instant à l'Hôtel Bellevue, Étables, Côtes-du-Nord (c'est mon adresse). Si tu avais bon souvenir, tu t'étonnerais sans doute, mais je suis dans la plus absolue certitude que tu ne te rappelles pas le moins du monde le nom du patelin pour où je t'avais dit partir. Mais je suis bête ! Tu dois déjà connaître par Vallet mes pérégrinations. Partis pour Villerville (Calvados) avec Coutrot, nous ne nous y plûmes pas (mince de parfait défini !), et filâmes (remince !) sur la Bretagne à Erquy (Côtes-du-Nord) puis là pas plus qu'à Villerville nous ne nous plûmes. Ceci nous met au premier septembre, date depuis laquelle nous sommes ici, où (enfin !) nous nous plaisons. Tu as sans doute su par Vallet que j'ai eu, que nous avons eu, Tréfouël² et moi le plaisir de le voir deux fois au cours de deux excursions en bécane. D'Alexandre pas de nouvelles nouvelles, sauf par Vallet, mais des nouvelles de quinze jours. Tu dois en avoir. De Guéret des

¹. Né le 3 septembre 1897, Pierre Maison aurait dû être incorporé en janvier 1916. Il a donc devancé l'appel, et fait alors ses classes à Versailles dans un régiment d'artillerie.

². Jacques Tréfouël, autre ami de jeunesse, devint directeur de l'Institut Pasteur.

nouvelles : il est à Landernau, mais te l'a sans doute écrit. Malheureusement, j'ai bien des remords à son sujet : voilà presque un mois que je traîne dans ma poche une lettre inachevée à son intention !

D'Etevenon, pas de nouvelles, bonnes nouvelles, n'est-ce pas ? Je lui ai écrit hier douze pages dans l'intention de déclencher une modeste réponse. Je ne sais pas quelles délices perverses ont pu lui faire oublier tout ici bas (tout ici bas, dans l'espèce, c'est moi), mais ce doivent être des délices non pareilles à coup sûr, et je ne sais s'il faut lui en vouloir ! (J'ai, n'est-ce pas ? quelque toupet de me demander ainsi devant toi, s'il faut en vouloir aux paresseux de la plume !) Oh devine qui j'ai aperçu sur la plage d'Hennequeville à côté de Trouville ? Boisard³ en chapeau melon qui avait l'air de s'embêter ! Il ne m'a pas vu, je me suis sauvé de toute la vitesse de mes jambes !

J'ai rencontré ici des gens intelligents. Entre autres un jeune homme qui prépare le professorat de Lettres à la Sorbonne : je crois qu'il veut écrire une thèse sur Nietzsche, ça ne manque pas de crânerie en ce moment ! Il était d'une conversation très séduisante, je dis « était » car il est malheureusement rentré hier à Paris. Nous avons rompu des lances en faveur de la musique allemande, et j'ai pensé à nos bonnes discussions d'autrefois. Le souvenir m'est revenu comme je défendais Wagner, du jour où nous avons ensemble descendu le cours de la Seine en parlant du *Vaisseau fantôme*, et les mots que tu me disais alors, en objections, me remontaient à la bouche et j'en réfutais l'argumentation. C'est un peu avec toi que j'ai discuté ce soir-là, revivant notre promenade d'un dimanche de printemps. T'en souviens-tu ? Il faisait beau, mais le soleil avait quelque chose d'indéfinissablement triste, et le printemps nouveau ressemblait à un automne. Quand nous nous sommes arrêtés, sur la berge, passé Javel, le soleil était déjà bas quoiqu'il ne fut pas encore cinq heures. Ses rayons déjà affaiblis et horizontaux arrivaient de derrière la colline lointaine où s'accrochent les maisons des bords de la Seine qui disparaissait rapidement en un coude. Malgré la masse vert sombre des arbres de la berge opposée, courbés sur l'eau courante, toute chose semblait couverte d'une imperceptible teinte de rouille : on eût dit l'emprise poussiéreuse sur la campagne de la grande ville toute prochaine. Sur l'eau rougie dont des touches sombres décelaient par ci, par là la profondeur, le long du bord, les pontons lavoirs, comme parsemés eux aussi d'une poussière de brique, s'échelonnaient jusqu'au tournant. Pas un passant en vue : l'activité humaine se révélait en tas de pierres posées au fond, en bel ordre. Une maison flanquée d'une cheminée d'usine et de quelques baraquements noirs dressait d'angle la silhouette imprévue de son toit marqué d'un ressaut. Et par derrière, dans une buée

³. Ce « Boisard en chapeau melon » est-il un condisciple, ou plutôt l'un de leurs professeurs ? Sur Alexandre, Coutrot et Vallet, nommés auparavant, voir le dossier consacré à Robert Alexandre sur ce site, <http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?523>.

Sur Etevenon et Guéret, autres amis également évoqués ci-dessus, nous ne savons rien.

vespérale, s'étagaient les coteaux de Meudon, avec leurs bois receleurs de tonnelles et de guinguettes. Le paysage morne, animé du seul mouvement de la Seine, vit encore intensément dans ma mémoire. Je l'ai revu une fois depuis, c'était en allant te voir à Versailles. Du train, on aperçoit le coin, par-delà la rangée des maisons et des usines. Je l'ai montré, fugitif, à Coutrot et à Vallet par la portière. Et nos fronts collés aux vitres, nous lisions les majuscules de réclames dont s'ornent les usines : le nom de Ripolin en lettres blanches, énormes, passa, et je me souviens que nous avons passé devant l'usine, ensemble, ce jour-là. Puis le train fila. Meudon ! Ces coteaux, de là-bas entrevus dans la brume, nous les avons gravis pour aller vers toi, en ce Versailles, où nous t'allions visiter un peu comme en exil, avec le sentiment de quelque étonnante anomalie. Et tous ces souvenirs, Meudon, ses coteaux, la route de Versailles, Versailles et la caserne, ta chambre avec son balcon, toute la vision de ta nouvelle vie, sont pour moi étroitement liés à ce paysage des bords de la Seine qui nous avait un jour frappé, et j'en garde le souvenir vivace avec l'aide du dessin que tu en as fait. Ce dessin ! c'est mon meilleur souvenir de l'année, et il restera tel pour moi — il m'évoquera nos causeries, nos promenades et tout cet adorable et paresseux laisser-aller de flânerie et de rêvasserie qui fut ma vie de tout un an, en votre compagnie, en la tienne, et comme je n'en trouverai sans doute plus jamais, ce doux farniente où je me complaisais, à en oublier parfois les circonstances, et qui fera que je garderai toujours de la guerre un double souvenir, qui, comme une tête de Janus me montrera deux faces, l'une menaçante et horrible, l'autre toute souriante et mélancolique, l'une qui me dira « Marche ! » et l'autre : « Carpe diem ».

Et dans ce passé souriant et nostalgique, ton image reste à mes côtés, comme celle du rêveur que tu étais, jeune socialiste à idées ! avant que du jour au lendemain la réalité ne se fût dressée devant toi, dans une nudité qui, comme celle d'une femme d'un certain âge, perdait à la crudité du grand jour. Mais je ne veux pas croire que cette vie nouvelle ait pu considérablement te changer. « Abruti ! » résumais-tu, aux premiers jours, tes impressions de caserne. Je lisais, il n'y a pas encore longtemps, un mot de toi à Vallet où tu te servais à nouveau de ce terme. Oui, je le crois, le service te réduira, car tu as la ferme volonté de le bien faire, à l'état passif de machine, pendant un certain temps, pendant le temps nécessaire. Mais ta vraie nature n'en sera en rien entamée. Tu seras, tu es déjà, j'en suis sûr, un bon soldat (même un bon sous-off ?), mais toujours en toi, subsistera comme une veilleuse cette faculté d'imagination qui t'emportait parfois et dont je te plaisantais — mais que j'espère bien maintenant te retrouver un jour, et qui te faisait ériger en système universel les moindres impressions d'une sensibilité vagabonde. Mathématicien poétique !

La belle antithèse ! et que tu la réalisais bien, toi qui de l'enthousiasme où te plongeait la solution élégante d'un problème passais presque sans

intermédiaire à la fougue de la discussion philosophique ou même à celle d'un désir plus matériel. Le même intérêt t'attachait à la solution d'une question de géométrie ou à l'énigme de deux beaux yeux entrevus dans la rue. Te souvient-il de cette femme qui avait des yeux verts et profonds, au coin du boulevard Malesherbes et de la rue Jouffroy et que nous avons perdue avenue de Villiers ? Et cette belle fille qui méprisait le type en casquette qui l'accompagnait et te glissait des sourires complices, un jour, dans le tramway jaune de Suresnes ? Et d'autres, qui fixaient ton attention pour un détail, un roulement des hanches, une poitrine ferme, une marche souple, l'élancement d'un corps, une lèvre trop rouge ou des yeux trop cernés ? Et ces sueurs dont tu ne parlais qu'avec émotion ? Tout cela n'était qu'enfantillages, soit, mais quels bons enfantillages ! Tout cela est passé, bien passé, fini ! et à le constater, n'y a-t-il pas quelque amertume, comme la sensation d'avoir en peu de temps vieilli plus qu'il n'eût fallu ? Presque au point d'en soupirer : « Ah ! Jeunesse » à dix-huit ans. C'est loin, loin et nous sommes loin aussi l'un de l'autre, avec la nostalgie d'être tous séparés. Tu souris, et tu penses que la nostalgie est une chose bonne pour les gens qui prennent des bains de mer à Étables (Côtes-du-Nord). Mon vieux, mon bon vieux, tu ignores ton bonheur. Toi tu peux, si tu le veux, t'abrutir, ne pas penser. Et tu sens que tu fais un travail utile vers un but qui t'est cher. Moi je suis condamné à penser et à ronger mon frein. Je ne puis pas m'abrutir. J'ai essayé d'y parvenir par le sport. J'ai réussi une fois, deux fois, mais je n'ai pu prendre le pli. Et toujours la lancinante idée de mon inutilité revient me hanter. Depuis que je suis oisif, c'est une idée fixe, et n'ayant plus d'autre occupation, je suis possédé de la pensée de la guerre. J'ai sans cesse l'impression à la bouche d'un relent de tabac refroidi, il me semble m'être réveillé d'un beau rêve, j'ai l'amertume de l'inconscience où pendant un an de classes je sens que j'ai vécu, et de cette honte subite est né un grand désir d'agir. Mais on fait ce qu'on peut. Agir ! Il faudrait en avoir la force. Mon pauvre vieux, il n'y a pas de plus grande tristesse que ça, ne pas se sentir la force, être une âme qui voudrait et un corps qui ne peut pas. Cependant, toujours en moi, j'ai l'espérance sourde que cela n'est pas irréparable, qu'avec de l'exercice... mais je n'ai pas la force de volonté pour prendre cet exercice là moi-même. Alors, s'il faut m'y obliger, le régiment ! Oh ! oui, le régiment, je le veux ! Et je fais tout ce que mes forces peuvent pour cela. Mais que peuvent-elles vraiment quand elles ne trouvent d'autre obstacle qu'une muette désolation et les pleurs d'une mère⁴ que l'on aime et que l'on sait malade assez pour avoir une attaque ? L'effroyable courage qu'il faut avoir pour déchirer ceux que l'on aime et peut-être irréparablement ! Mon vieux, mon vieux, si cela était fait, quel soulagement de pouvoir s'abrutir à la caserne, comme une brute, quel bonheur d'être de

⁴. Claire Toucas, donnée comme sa mère, était en réalité la grand-mère d'Aragon. Cette mise en scène familiale visait, comme on sait, à dissimuler la naissance « illégitime » du jeune homme.

corvée ! Faire des travaux grossiers ! être une machine ! s'abrutir ! Je n'eusse jamais cru souhaiter cela un jour.

Je bavarde, et ma bougie s'est entièrement brûlée, la flamme est pour l'instant à l'intérieur du bougeoir.

Je m'aperçois que j'ai noirci bien du papier, et si tu as lu mon épître en entier, j'ai dû bien t'ennuyer. Je ne sais pas trop ce que j'ai dit, et je ne veux pas le savoir.

Je ne me relirai pas. Ainsi tant pis s'il y a des fautes d'orthographe ! Tu feras semblant de ne pas les voir ; et de ne pas bâiller. Il est une heure indue ! Je te quitte, je t'envoie ma missive rue Jouffroy d'où on te la fera suivre, car j'ai peur de me tromper dans tes numéros. En réponse à ma lettre, et pour m'en accuser réception, tu me ferais plaisir si (je ne te demande pas de m'écrire) tu m'envoyais simplement ton adresse exacte sur une carte, sans plus, car je sais bien que tu n'as pas de temps à toi. Tes quelques loisirs te permettent cependant, j'espère, de lire ? Je regrette de n'avoir pu avant mon départ te revoir et t'apporter les bouquins que je t'avais promis. Je t'indique en passant, si tu as le temps, les titres de deux bouquins de Paul Hervieu de la collection à 0,95 F., *L'Armature* et *Peints par eux-mêmes* qui sont très remarquables. Bien cordialement à toi, ton vieil ami qui pense bien souvent à toi dans son trou de Bretagne quoiqu'il ne te l'écrive pas souvent.

Louis Aragon

ARAGON

Poème



La Seine... Les pontons s'en vont vers la colline
Qui borne l'horizon d'un profil bleissant.
Le fleuve tourne au pied du coteau frémissant
De l'Avril qui renaît au sein de l'aubépine.

Dans le rouge reflet du soleil qui descend,
Monte, noire, fumeuse et vivante, l'usine.
La fumée et le ciel se teintent de sanguine ;
Une maison se dresse et sourit au passant.

Comme de ce vallon monte la vie, et comme
L'œuvre de la nature et le travail de l'homme
S'unissent, dans un ton de rouille vespéral !

On devine, parmi la paix et le silence,
La chanson des oiseaux qui sortira du val
Pour apporter l'amour à l'humaine souffrance.

L. Aragon
11 mars 1915
©Succession Aragon

À l'hôpital Broussais — Un dandy chez les carabins

Dr Marcel Hurez

[*Le Dr Marcel Hurez fit avec l'écrivain l'externat de médecine à l'hôpital Broussais. Le 18 février 1983, il avait livré son témoignage sur Aragon futur médecin devant la Société académique de l'Aube.*]

Nous étions donc, Aragon et moi, externes du service de chirurgie de Broussais. Cet établissement, situé au sud de Paris, dans le populeux 14^e arrondissement, n'était pas alors l'hôpital moderne d'aujourd'hui, hautement spécialisé dans les affections cardio-vasculaires. [...] C'était un bâtiment vétuste, entièrement construit en bois, monté sur pilotis en raison du mauvais état du sol sur lequel il reposait, aux planchers disjoints, aux toitures chancelantes, aux recoins envahis par les rats. Il avait été hâtivement construit en 1832, pour accueillir et entasser les malades atteints par la terrible épidémie de choléra qui fit, pour le moins, 30 000 victimes. Cent ans après il existait encore et c'est là que j'ai connu Aragon en 1921.

Qu'était donc alors Louis Aragon ? C'était un grand garçon élégant — un dandy comme on disait au siècle précédent — bon chic, bon genre, dirait-on aujourd'hui, un peu Sacha Distel ainsi que nous l'entendions dire dans l'émission *Apostrophes*. Il était beau parleur. Il s'exprimait avec passion (comme prononcent les intellectuels parisiens). Il était insouciant (comme on l'était dans cette période, folle et frénétique, qui suivit la victoire), frondeur, facétieux à la manière des *Copains* de Jules Romains.

Il exerçait cependant ses fonctions hospitalières avec assiduité, malgré déjà des activités parallèles. Il était très aimé des infirmières et des malades.

Les observations médicales qu'il rédigeait étaient un modèle d'esprit clinique et d'élégance. Bref, il possédait toutes les qualités qui auraient pu faire de lui un bon médecin. Il en décida autrement, et en mars 1922 il prit le large pour un autre destin ; et quel destin !

Voulez-vous savoir pourquoi il ne se présenta pas au concours de l'internat ? Voici le récit qu'il en a fait. « Dans la vieille École de médecine, quand la question a été annoncée, je me suis dit : "Je suis fichu !" » Alors, Aragon a « filé » et pourquoi, je vous le donne en mille : parce que, dit-il, « cette question d'écrit je la savais trop bien ». C'est de façon assez plaisante (que je trouve pour ma part assez affligeante) qu'il a abandonné la médecine.

Un matin de mars 1922 il manque le tramway qui passait près de chez lui. Il le connaissait depuis son adolescence. Ce matin-là il l'entendit venir dans un bruit de ferraille. Soudain, il n'eut plus envie de se dépêcher pour l'attraper. Au contraire, il ralentit le pas et quand il l'entendit repartir il sut qu'il ne retournerait plus à l'hôpital Broussais, que c'en était fini de la médecine. Et la journée se termina dans une course folle, comme au cinéma, à travers les rues de Paris, dans deux taxis dont les occupants penchés hors des portières, hurlaient comme des peaux-rouges.

Les meilleurs souvenirs que je garde d'Aragon sont certainement ceux de notre petite salle de garde. Cette salle de garde n'était pas, comme vous pourriez le supposer, un lieu de débauche. Nos internes étaient des garçons fort sérieux, qui, presque tous avaient fait la guerre. Ils étaient très cultivés, érudits même. L'un d'eux ne venait-il pas d'écrire une grammaire française, qui devait connaître un certain succès dans l'enseignement privé.

Nous nous livrions à des joutes littéraires, et le plus brillant d'entre nous était certainement Aragon. C'est au cours de cette année 1921 qu'il publia son premier roman : *Anicet ou le panorama*, dont il m'offrit un exemplaire qui porte la fameuse couverture de la NRF sur laquelle ne figure pas encore la signature de Gallimard. Je vous signale que ce roman libertin, manifestement influencé par les désordres physiques et moraux de Rimbaud, vient d'être réédité dans la collection Folio.

Notre salle de garde retentissait aussi du bruit des ardent discussions que suscitaient les mouvements intellectuels de cette époque. En cette année 1921, Aragon tentait de se dépêtrer des incohérences, des excentricités, des mystifications du dadaïsme auquel il avait adhéré avec réticence. Le mouvement dada (sur lequel j'ai demandé à notre président de vous dire quelques mots) devait d'ailleurs se disloquer en 1922. Nous vîmes alors Aragon se lancer, à corps perdu, dans le surréalisme dont il fut un des inventeurs, un des fondateurs avec Paul Eluard et surtout André Breton, lui-même étudiant en médecine et qui, bien que très attaché à Montmartre, venait parfois chercher Aragon à Broussais. Tous deux se rendaient alors dans un de ces grands cafés de Montparnasse (le Dôme ou la Rotonde), qui étaient les lieux de réunion des écrivains et surtout des peintres d'avant-garde, dont vous pouvez admirer certaines toiles au musée Pierre-Lévy.

Aragon tentait bien, en salle de garde, de nous mettre en ébullition, de nous convaincre, avec force arguments imagés, souvent extravagants, du caractère explosif, révolutionnaire du surréalisme. Il se heurtait aux répliques ironiques ou aux sarcasmes de nos internes restés, eux, très conformistes dans le domaine des idées ou de la littérature.

Alors, ardent et beau, Aragon se dressait sur ses ergots et (ces paroles sont authentiques) il clamait : « Nous ferons de grandes choses. Nous allons fonder un mouvement qui bouleversera le monde. » En fait, le surréalisme n'a pas bouleversé le monde. Il a eu cependant le mérite, malgré ses naïvetés et ses outrances, de montrer que nos activités mentales sont beaucoup plus complexes, beaucoup plus irrationnelles, beaucoup plus surréelles que la tradition ne le disait. Il a eu d'incontestables retentissements psychologiques, littéraires et artistiques dans le paysage culturel de l'entre-deux-guerres.

Par contre, et ce n'est pas simple coïncidence, nos discussions sur le surréalisme étaient pimentées (si tant est qu'elles en eussent besoin) par les commentaires passionnés des premières traductions de l'œuvre d'un homme qui, lui, devait bouleverser le monde. J'ai nommé : Sigmund Freud.

Dès ses premiers écrits il imposait, et avec quelle véhémence, l'emprise de nos rêves, de nos pulsions sexuelles, de nos désordres les plus secrets, de toutes ces forces obscures refoulées dans les profondeurs de l'inconscient. À la vérité, nous n'étions pas préparés à appréhender tout le sens, toute la portée du freudisme, et nous prenions un peu tout cela pour une inavouable grivoiserie, pour un sacrilège, sinon pour un viol de notre intimité. Nous étions euphoriques et sans complexes. Et je vous prie de croire que nous n'avions nul besoin des secours de la psychanalyse pour défouler notre inconscient, par le truchement de rabelaisiennes et impudiques chansons de salles de garde. Qu'il faisait bon avoir vingt ans en ces temps-là !

Mais des devoirs plus austères nous attendaient. Nous avions à nous rendre presque quotidiennement aux cours de la faculté. Notre petite bande, d'un pas alerte, se mettait en route. Nous empruntions la provocante rue de la Gaieté, toujours bruyante et grouillante. Nous faisons un clin d'œil au Casino Montparnasse, à Bobino, à leurs affiches aguichantes. Nous longions rapidement le Luxembourg pour nous arrêter quelques instants rue de l'Odéon, au n° 7, pour piocher dans la caisse à livres d'Adrienne Monnier.

Ah ! la chère Adrienne Monnier. C'est Aragon qui nous la fit connaître. C'est elle qui a écrit de si savoureux souvenirs. C'est elle dont a parlé si bien le P^r Jean Bernard. C'était une libraire comme on n'en trouve plus. Une barrière à claire-voie séparait sa petite librairie d'une arrière-boutique (qu'elle appelait son « écurie ») et qui était, en fait, une pièce réservée aux sociétaires de sa maison. C'est là qu'elle accueillait les écrivains. C'est là que, chaleureusement et intelligemment, elle guidait nos lectures. C'est là qu'elle nous fit connaître les œuvres d'André Salmon, de Mac Orlan, de Luc Durtain (lui-même médecin) et de bien d'autres qui devaient, si magnifiquement, illustrer la littérature de l'entre-deux-guerres. Elle était au courant de toutes les parutions, de tout ce qui était de qualité dans les lettres françaises ou étrangères.

Aragon, cependant, nous disait, et il en était fier, qu'un jour il l'avait prise en défaut. Il lui avait fait découvrir *Monsieur Teste*, de Paul Valéry. Qui ne connaît maintenant la première phrase (l'incipit) de la *Soirée avec Monsieur*

Teste : « La bêtise n'est pas mon fort » (voir page 45 du livre *Rue de l'Odéon* d'Adrienne Monnier).

À regret, nous quittons Adrienne Monnier. Nous n'avions que quelques pas à faire pour atteindre les pavillons de dissection ou de travaux pratiques qui nous attendaient.

Mais laissons là cadavres et microscopes et prenons, si vous le permettez, le chemin du retour. Pénétrons, avec Aragon, dans le service de médecine de Broussais. Vous voilà familiers maintenant avec ce long bâtiment en bois, au milieu duquel courait un sombre couloir avec, d'un côté les salles communes, de l'autre les pièces de service et quelques rares chambres particulières.

C'est dans l'une de ces chambres que Paul Verlaine, en détresse, avait fait jadis plusieurs séjours. Je vois encore Aragon pénétrant dans cette chambre, s'asseoir sur le bord du lit, comme devait le faire Verlaine et récitant d'une mémoire infallible les vers de l'illustre poète :

*De cet endroit neutre il s'exhale
Quelque chose de neutre trop...
Pourtant les femmes de salles
Sont aimables, sans l'être trop*¹.

Tel est le souvenir que j'ai gardé de Louis Aragon fêru de littérature et de poésie. Mais il est un autre aspect de son personnage que je voudrais tracer en quelques mots. Aragon était aussi un joyeux luron, facétieux et farceur en diable. En voulez-vous quelques exemples ?

Nul ne le surpassait, la nuit tombée, dans l'art d'escalader les réverbères pour éteindre le gaz qui éclairait chichement, d'une lueur verdâtre, et oscillante, la longue et médiocre rue Didot où se trouve l'hôpital Broussais. Le directeur de cet hôpital était un personnage odieux, tracassier, tatillon, détesté

¹. Mais la mémoire du Dr Hurez, elle, n'est pas infallible ; les deux derniers vers disent exactement : « *Pourtant les femmes de ma salle / Sont aimables, sans être au trot.* » (Paul Verlaine, « Hôpital », *Œuvres poétiques complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1011).

du personnel et de notre salle de garde. Aussi le harcelions-nous de réclamations incessantes que nous chargions Aragon de lui trousser.

Un jour, l'ampoule électrique qui éclairait la salle de garde avait été brisée au cours d'une « manifestation » (on désigne ainsi une sorte de chahut organisé pendant le repas pour houspiller ou taquiner un collègue). Aragon prend sa plus belle plume et rédige la supplique suivante, volontairement alambiquée. Je la reconstitue dans son esprit sinon dans sa lettre :

À Monsieur « Monsieur le Directeur »,

Les internes et les externes en médecine sollicitent de votre haute bienveillance l'autorisation de demander à M. l'Économiste de faire procéder au remplacement de l'ampoule électrique de notre salle de garde qui s'est malencontreusement brisée contre l'occiput d'un de nos collègues, ce qui a eu pour effet d'interrompre leurs cogitations hautement spirituelles et érotiques.

Dans l'espoir que vous voudrez bien répondre rapidement à notre demande, nous vous prions, Monsieur « Monsieur le Directeur », etc.

Et Aragon datait sa lettre du 22 Vendémiaire de l'An 128. Car pour ce genre de missives et par esprit frondeur, il utilisait le calendrier républicain.

Un autre jour nous organisâmes une farce dont le récit devait faire le tour des salles de garde. Aragon, apercevant une carriole, sans cocher, qui stationnait dans la rue Didot, ne s'avisait-il pas d'en dételer le cheval. Et, pendant que nous détournions l'attention du concierge de l'hôpital, il introduisit l'animal dans l'étroit couloir qui desservait l'appartement de Monsieur « Monsieur le Directeur ».

On eut, paraît-il, toutes les peines du monde à faire reculer le pauvre cheval, et à le faire sortir de ce couloir où il laissa (tomber), par surcroît, un fort odorant souvenir. L'affaire faillit mal tourner pour nous, et c'est avec grand-peine qu'un de nos patrons réussit à calmer la colère du directeur.

Ce calamiteux directeur avait le crâne déplumé, le pif écarlate et l'haleine forte. Il était affublé d'une femme plus jeune que lui et que les mauvaises langues disaient assez volage. Par une coupable indiscretion nous savions son époux un mari hors d'usage.

Il avait, d'autre part, la curieuse et imprudente habitude de ne pas relire les notes de service qu'il avait dictées et qu'on soumettait à sa signature. Avec la complicité d'un jeune employé de bureau, très facétieux, nous lui faisions signer des lettres abracadabrantes sur des feuilles, dont par un subtil glissement entre deux autres, n'apparaissait que la partie inférieure. Un jour Louis Aragon eut l'insolence de lui faire signer le papier suivant, dont je vous garantis l'authenticité :

« Je soussigné, Directeur de l'hôpital Broussais, autorise Monsieur Louis Aragon, externe dans le service de chirurgie, à coucher avec ma femme. » Je ne sais si Aragon s'exécuta. Ce que je sais c'est que le canular, épinglé en salle de garde, fit notre joie pendant plusieurs jours. Je demande votre pardon, Mesdames, si ces propos scabreux ont pu choquer vos oreilles. Après tout, prenez-vous-en à Aragon et acceptez aussi que le vieux médecin que je suis soit resté un peu carabin.

Ai-je besoin d'ajouter que la politique était bannie en salle de garde, bannie de nos vertes discussions. Nous avions, vous venez de le voir, d'autres chats à fouetter.